

LA PÊCHE À LA LIGNE.

—Non, s'écria la belle veuve avec un charmant mouvement d'impatience mutine, non, l'homme que j'épouserai sera le plus patient et le plus doux du monde. Je ne l'accepterai que lorsqu'il m'aura fourni les preuves d'un dévouement sans bornes, d'une soumission à toute épreuve. Je suis riche et je peux m'offrir un époux selon mon choix.

—Tu as raison, répondit son amie d'un air convaincu et je ne saurais trop t'encourager à persister dans d'aussi louables intentions.

—J'attendrai encore, s'il le faut. Je suis assez jeune pour ne pas avoir à me presser dans la crainte de ne pas me remarier. Jamais je ne livrerai au hasard le choix de celui qui doit faire mon bonheur. Je n'ai du reste qu'à me décider, ce ne sont pas les soupirants qui me manquent... Je pourrai quand il me plaira désigner celui qui aura touché mon cœur...

—Et jusqu'à ce jour, il n'a pas encore été touché, ton cœur ?

—J'avoue que non. La plupart des galants qui rôdent autour de moi me semblent autant faire les yeux doux à ma fortune qu'à ma personne. Je t'accorde que deux au moins m'aiment d'un amour véritable et passionné. Mais, ceux-là, je les redoute encore plus que les autres... Je pourrais les aimer moi aussi et alors adieu la belle tranquillité rêvée. Un homme qu'on aime est le plus redoutable de tout les tyrans...

—Tu me sembles avoir de singulières idées sur l'amour.

—Que veux-tu, je suis faite ainsi.

Les deux femmes discutèrent encore longtemps sur ces manières délicates. L'une était la belle madame Duros. Veuve à 22 ans d'un des plus riches négociants de la ville, elle songeait maintenant à se remarier et à choisir un époux selon son cœur. L'autre était son amie et sa confidente.

La fenêtre où les deux amies se trouvaient donnait sur une allée ombreuse bordant une jolie rivière. C'était par une belle fin d'après-midi de septembre. Il faisait encore chaud, mais par instants des frissons passaient dans les arbres et agitaient les feuilles dont quelques-unes, déjà jaunies et des-séchées, tombaient sur le sol.

L'eau coulait calme et limpide. On n'entendait aucun bruit. C'était un coin de paysage tranquille et mélancolique.

Les deux femmes ne causaient plus. Elles rêvaient et leurs regards s'étaient arrêtés sur un pêcheur à la ligne qui, debout, immobile comme une statue, trempait gravement du fil dans l'eau.

Ce pêcheur à la ligne se nommait M. Militor. Il était employé d'une grande administration et avait trente-trois ans et cinq mois et demi. Sa vie était réglée comme un papier à musique. Le matin il se levait à huit heures et déjeunait d'une tasse de chocolat et d'une côtelette. Puis il allait à son bureau en passant toujours par les mêmes rues. Il faisait son travail avec beaucoup de soin et de régularité. On était très content de lui et on parlait de lui accorder une augmentation dans cinq ou six ans.

Quand il sortait du bureau, à quatre heures. M. Militor, s'empressait de prendre sa ligne et courait se poser au bord de la rivière. Il était patient. Il restait là jusqu'à sept heures du soir, goûtant cette jouissance profonde que connaissait seuls les fervents du "bouchon flottant."

M. Militor était ce que l'on peut appeler un assez beau garçon. Toujours vêtu avec une grande correction, sa belle tête pâle et insignifiante étalait la dignité noire de deux superbes favoris sur un col d'une blancheur immaculée. Les femmes le regardaient avec une certaine complaisance ; mais M. Militor était chaste et ne daignait pas répondre aux ceillades provocantes.

Il ne pêchait... qu'à la ligne. Toujours, sans cesse—sans cesse, toujours. Tous les soirs, il s'installait au bord de la rivière et, son long sceptre en roseau à la main, il prenait une pose sculpturale.

La belle Mme Duros et son amie regardaient M. Militor, vaguement. Il leva la tête par hasard et aperçut à son tour les deux femmes qui lui semblaient fort belles. Il rougit et, pour la première fois de sa vie, il fut troublé.

Le lendemain, à son heure habituelle M. Militor se livrait à son plaisir préféré. Il regarda du côté de la fenêtre de Mme Duros.

La belle veuve était là, toujours rêveuse. Elle reconnut M. Militor et, pendant que, les doigts dans ses favoris, il suivait les évolutions de son bouchon sur l'onde perfide, elle l'examina.

—Mais ce pêcheur à la ligne est un fort bel homme, murmura-t-elle.

Et elle reprit sa rêverie sans plus s'occuper du "trempeur de fil."

Le surlendemain, à son heure habituelle, M. Militor se livrait à son préféré.

La belle Mme Duros était à sa fenêtre. Cette fois, leurs regards se rencontrèrent.

Le pêcheur avait fait une toilette élégante et de bon goût. Mme Duros l'examina avec plaisir et remarqua qu'il restait près de trois heures à la même place sans bouger, avec une persistance remarquable.

Les jours suivants, la même scène se reproduisit.

Mme Duros était à la fenêtre, rêvant ; M. Militor, au bord de l'eau, se livrait à son plaisir préféré...

Ils se regardaient !

Et M. Militor ne bougeait pas. Comme tous ses confrères, il était doué d'une patience à toute épreuve. Il n'avait jamais pris un seul poisson dans son existence. Il mettait à ne rien pêcher du tout une adorable persistance.

Prendre un poisson ? c'était le rêve, l'idéal, le but lumineux ?

M. Militor en avait vu quelques-uns nager dans un bocal, mais jamais un goujon vivant n'avait frétille au bout de sa ligne. Il avait des angoisses délicieuses dès qu'il croyait que "ça mordait." Hélas, ce n'était jamais vrai !

Tout le long de la journée,
O destin, tu leur promets,
La douce proie ajournée,
Qu'ils n'attraperont jamais.

Mais pas un ne s'en indigne,
Pas un ne songe à partir,
Car le pêcheur à la ligne,
Nait et meurt "vierge et martyr !"

M. Militor était bien vierge et martyr, mais il savait attendre et gardait au cœur l'inébranlable espoir de prendre un jour ou l'autre un véritable poisson.

La belle Mme Duros venait tous les jours voir le pêcheur ne rien prendre. Elle ne le quittait pas des yeux et admirait sa ténacité. Rien ne le rebutait, les railleries de la destinée le laissaient froid et calme comme du marbre...

Il attendait.

Cependant madame Duros nourrissait un vaste dessein.

Un jour son amie et confidente vint la voir. La belle veuve l'attira vers la fenêtre et lui dit :

—J'ai trouvé l'époux de mon choix. Je désirais l'homme le plus patient du monde. Le voilà...

—Ce pêcheur à la ligne !

—Oui. Il s'appelle M. Militor...

J'ai fait prendre des renseignements sur son compte, c'est un très honnête employé...

—Et tu l'épouses ?

—Oui. Je voulais un mari qui supporterait mes moindres caprices, qui serait l'esclave de toutes

més fantaisies... Or, M. Militor, depuis deux mois que je l'observe, vient tous les jours à cette place, à la même heure, et ne prend pas un seul poisson. Il n'a jamais eu un mouvement d'humeur ou d'impatience. Un homme doué d'un semblable caractère est un trésor... Je me hâte de m'en emparer...

Ainsi fit un riche mariage l'honnête M. Militor pour avoir su montrer de la patience et de la ténacité...

La pêche à la ligne mène à tout.

JEAN PROUVAIRE.

NOS VOYAGEURS CANADIENS.

Difficultés sur le Nil.—Nos vaisseaux se brisent.—Les Canadiens sont des hommes de cœur.—Grossièreté des Egyptiens.

• QUATORZIÈME LETTRE.

Décidément, le *Petit-Jésus* m'a envoyé mon présent de Noël. Ce n'était pourtant pas facile de remplir mes *grosses bottes sauvages* ; mais il y est parvenu. La veille de Noël, comme vous le savez, j'ai dû grimper à travers monts et rocs, et le jour de Noël j'ai dû parcourir le désert, sable jusqu'aux genoux. Calvaire et sable ! tel'a été mon présent.

Toutefois, à quelque chose, malheur est bon, puisqu'il m'est donné de me rapprocher de vous à deux jours d'intervalle. C'est l'objet de cette lettre écrite en plein soleil et en présence de l'endroit où beaucoup de gens se sont noyés. Le fleuve ne semble pas s'en douter car il coule toujours en faisant rayonner ses vagues argentées. Attaché à une escouade de soldats, *army hospital corps*, nous avons six bateaux, et quels bateaux !... Des bateaux devenus informes à la suite de leurs longs services. Aussi je suppose qu'on nous les a données pour nous entretenir la main, c'est-à-dire afin de s'assurer si nous sommes capables d'arranger bras et jambes comme nous sommes obligés de soigner nos bateaux. N'ayant pu aller en *chameau* comme il le devrait, mon chef de service, le Dr. Neilson a dû prendre charge d'un bateau, moi d'un autre. Le Dr. Neilson, premier en tête, faisant fonction d'Amiral et donnant l'exemple, a défoncé son bateau trois fois en deux jours. Beau début ! Le mien s'est ensuite défoncé, mais grâce à un bandage et à un emplâtre, nous avons pu continuer notre route et rester toujours bon premier. C'était le jour de la Noël, nous filions comme le vent et je fredonnais des Noëls. Tout à coup, trois de nos bateaux sont en détresse !... Ne pouvant nous arrêter dans notre course vertigineuse, nous les laissons à leur malheureux sort et nous filons de l'avant. Rendus à destination, notre premier soin est d'aller porter secours à nos infortunés compagnons, et je trouve le Dr. Neilson en train de faire la cuisine. Il était cuisinier en chef pour lui et ses collègues.

Au total, trois bateaux défoncés, ce qui nous oblige d'attendre qu'ils soient réparés, pas de perte de vie, mais *éculage* complet de mes bottes sauvages dans la noirceur aride du désert. Cette journée me coûte une paire de bottes que j'ajouterai au prix d'un ratelier que je vais être obligé de m'acheter pour remplacer mes dents que le biscuit me mange pendant que je le mange. Puis nous prenons toutes ces mésaventures très philosophiquement.

Cet arrêt m'engage à faire quelques excursions... comme par toute l'Égypte, des ruines s'offrent à notre vue. Ici, des barques arabes dont la carcasse pendue aux flancs des roches comme des mollusques, semblent se rire de notre témérité ; là, un Soudanien parlant français ; plus loin des os de chameaux morts à la peine et semblant nous dire : voilà le sort qui nous attend... En effet, c'est une rude campagne, car au dire d'un vieil officier anglais, vingt ans de services, il n'en a ni vue ni faite de pareille...